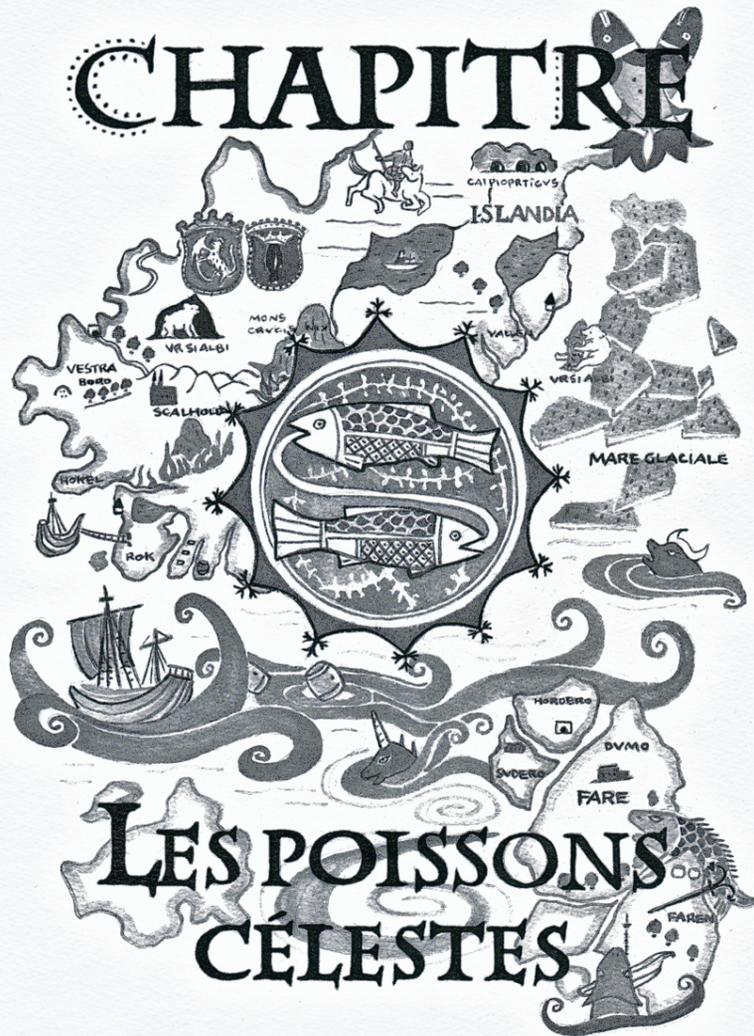


CHAPITRE X

LES POISSONS
CÉLESTES

CHAPITRE



LES POISSONS CÉLESTES

La vie d'une étoile commence au fond du lac...

Texte dramatique du cénotaphe de Séthi Ier (papyrus Carlsberg I). XIII^{ème} siècle av. J.-C.

De la destinée des étoiles et en particulier de celle qui, tombant esseulée sur la terre, passe par les eaux du monde inférieur, devient poisson pour se purifier, avant de reprendre son ascension céleste.

Le papyrus "Carlsberg I", copie tardive du Texte dramatique figurant au plafond de la chambre sépulcrale du cénotaphe de Séthi I (pharaon de 1289 à 1279 av. J.-C.) à Abydos, laisse entendre que les Égyptiens faisaient de toutes les étoiles des poissons. Le texte qui suit, émaillé d'obscurités inextricables et de soudaines fulgurances, présente des difficultés évidentes d'interprétation. Le Dr. Arielle P. Kozloff, égyptologue et conservateur du département des arts anciens au Cleveland Museum of Art, nous livre son analyse : "Le dieu de la terre Geb et son épouse Nout (la Voie lactée) après une dispute particulièrement violente, tombèrent en pleurs, leurs larmes devinrent les étoiles de la Douat (les eaux du monde inférieur) et se transformèrent en poissons ; une fois purifiés, ces derniers s'élevèrent à nouveau dans le ciel pour réapparaître sous la forme d'étoiles", in Aménophis III, le Pharaon-Soleil, Réunion des Musées nationaux, 1993.

Ces étoiles naviguent de nuit à l'extérieur d'elle (la déesse Nout – la Voie lactée) ; elles brillent et en conséquence elles sont vues. Dans la journée elles naviguent à l'intérieur d'elle, et donc ne sont plus visibles. Elles entrent à la suite de ce dieu (Rê – le disque solaire) et elles sortiront après lui. Comme lui, elles voyagent avec le soutien de Shou (c'est à dire à travers celle qui est soutenue par Shou, à savoir le corps arqué de Nout), et elles s'installent à leur emplacement (dans le ciel nocturne) après que sa majesté (Rê) s'est couchée à l'horizon occidental. Elles entrent en elle (par la bouche de Nout), selon la position de sa tête (qui se trouve) à l'Ouest, et elle les dévore. C'est pourquoi elle est appelée "Truie qui mange ses porcelets", car elle les dévore. Geb (le dieu de la terre) se mit en colère et la querella parce qu'elle les mange.

Son père Shou (le dieu de l'air) qui la soulève et la soutient au-dessus de lui, dit : – Que Geb se méfie ! Qu'il se défende de la quereller parce qu'elle a mangé leurs enfants, car ils revivent et se retrouvent chaque jour de nouveau à leur place, expulsés de sa partie postérieure qui se trouve à l'Est, de même manière que tous les jours elle donne naissance à Rê. Pas un seul d'entre eux n'a chuté depuis sa naissance.

Seule l'étoile qui va à la terre meurt, et elle entre dans la Douat (les Eaux du monde inférieur). Elle s'arrête dans la maison de Geb soixante-dix jours. Elle y est régénérée pendant soixante-dix jours afin de se débarrasser de toute son impureté terrestre. Il n'y a pas lieu de prononcer le nom de celle qui se régénère pendant ces soixante-dix jours (car elle n'a pas encore atteint son caractère

identifiable ou nommable d'étoile brillante, qui ne sera sien que lorsque la période de régénération sera achevée). Le nom de "vivante" ne sera pas non plus employé pour qualifier celle qui est en cours de régénération (jusqu'à ce que toutes ses impuretés tombent à la terre) afin que, comme Sothis (l'étoile Sirius), elle s'élève. Alors elle est pure (régénérée) et vit à nouveau.

Leurs têtes (celles des dieux) sont situées à l'Est. C'est ainsi : quand l'une s'éteint, une autre vit tous les dix jours. Celles-ci sont les têtes des dieux. Ils célèbrent leur "première fête" (leur anniversaire) à l'Est. À l'un d'eux sa tête est rendue, tandis que ses os retombent sur la terre, et que leurs âmes retournent vers la terre. Leurs larmes tombent et se transforment en poissons.

La vie d'une étoile commence au fond du lac. Elle se développe comme un poisson puis remonte hors de l'eau. Elle vole vers le ciel et délaisse la mer, quittant sa ressemblance (ou sa forme) précédente. C'est la vie (c'est-à-dire le lever) d'une étoile.

Elles (les étoiles) sortent de la Douat et se retirent vers le ciel. Puis Geb devint le prince des dieux. C'est alors que Geb et Nout se sont disputés. Il (Geb) ordonna qu'elles (les étoiles) montrent leurs têtes à l'Est. Puis une seconde fois, le dieu Geb commanda aux étoiles :
— Poissons, pêchez vos têtes par vous-mêmes !

Ensuite Thot (le dieu lunaire) ordonna aux poissons de pêcher leurs propres têtes, et ils revécurent quand leurs têtes se développèrent (c'est-à-dire prirent une nouvelle apparence, telles des entités brillantes et ascendantes). Leurs os (ou leurs funérailles) se présentent comme ceux des hommes. Ainsi la période passée dans la Douat est-elle nécessaire pour tout ce qui doit être accompli (pour leur régénération). Les âmes voyagent à l'intérieur du ciel pendant la nuit. Il arrive qu'elles se retirent sur les frontières du ciel pendant la journée, sans paraître à la vue.

Quand l'une d'elles est aperçue par les vivants c'est en effet une étoile, porcelet de sa mère, qui voyage et resplendit dans le ciel aux heures de la nuit, et le parcourt jusqu'à ses confins. Cela signifie que sa vie est reconnue. L'étoile qui est allée de l'avant et qui a été expulsée en dehors d'elle (Nout) procède comme elles le font.

Les Trois Poissons.

D'après le Kalîla wa Dimna - Ibn al-Muqaffa (724-759).

Où comment celui qui connaît le chemin de l'éveil trouve son salut en échappant aux fausses certitudes.

Cette histoire a connu une fortune prodigieuse. La présente version est tirée du Kalîla et Dimna, recueil de fables inspiré du Pañchatantra indien, traduit du sanscrit en arabe par Ibn al-Muqaffa au VIII^{ème} siècle, et devenu un classique. Cette version sera l'étape essentielle du passage de l'œuvre dans le monde occidental. Elle réapparaîtra en hébreu dans la traduction de Rabbi Joël au XII^{ème} siècle, puis en latin, dans le *Directorium Humanae Vitae* (Répertoire de la vie humaine) de Jean de Capoue. Une nouvelle traduction latine sera entreprise par Raymond de Béziers et offerte en 1313 à Philippe le Bel à l'occasion de la chevalerie de son fils Louis, roi de Navarre, futur Louis le Hutin. En 1644, une version persane est livrée en français dans *Le Livre des lumières ou la Conduite des Rois*. Le Père Poussines en fait aussi une traduction en 1666 dans son ouvrage intitulé *Specimen sapientiae Indorum veterum* (Modèle de la sagesse des anciens Indiens). Tout ces textes, et bien d'autres par la suite, florentins, castillans et allemands, intégreront la fable des trois poissons.

Il était une fois trois beaux et grands poissons qui vivaient dans un étang relié par un canal à un ruisseau tout proche. Le premier poisson, sage et perspicace, était le plus prudent des trois ; le second, moins sage que le premier, était néanmoins plein d'astuce. Quant au troisième poisson, il était plus bête qu'un têtard qui vient de naître, et perdait son temps en futilités de toute sorte.

Passèrent alors deux pêcheurs. Dès qu'ils virent ces poissons gros et gras, ils n'eurent d'autre pensée que de les prendre dans leurs filets. Mais n'ayant pas avec eux tout le nécessaire, ils décidèrent de revenir le lendemain à l'aube. Les poissons entendirent la conversation des pêcheurs et eurent vent de leur plan. Ils comprirent qu'ils devaient s'attendre au pire.

Le plus sensé se méfia et prit peur ; il convoqua les deux autres poissons et dit : — N'avez-vous pas entendu les pêcheurs ? Nous devons quitter cet étang sans attendre ! La sagesse nous dicte de prendre refuge lorsque nous sommes menacés par plus puissant que nous ! S'esclaffant, le poisson enflé de sottise dit : — Folie ! Pourquoi quitterions-nous cet étang, patrie de nos ancêtres ? Si tel est notre destin, où que nous allions, nous n'échapperons pas à la mort. Tout repose entre les mains de Dieu. Sans sa bénédiction, la mort est au bout du chemin. Le premier poisson reprit : — Qui est attaché à sa maison et redoute les pays lointains, mourra bientôt dans sa patrie. Qui prospère où qu'il aille, ne saura mourir. Alors, sans perdre de temps, il s'engagea dans le petit canal et remonta jusqu'au ruisseau. Il se disait qu'il fallait à tout prix retrouver la mer. Ce fut ainsi que ce poisson commença son hasardeux voyage.

Il suivit un parcours tortueux, jalonné d'écueils et connut de nombreuses difficultés. Il se sauva du danger, prit le chemin des pays lointains, nageant jusqu'à l'étendue immense de la mer de lumière pour se fondre enfin dans ses profondeurs.

Le second poisson réputé pour son astuce, décida de rester sur place et d'attendre les événements pour agir. Il voulait voir si les pêcheurs reviendraient ou non mettre leur plan à exécution.

Quand ils revinrent avec leurs grands filets, il en fut affligé. Il se reprocha amèrement de ne pas avoir suivi le premier poisson.

Il se dit :

— Hélas ! J'ai perdu une occasion en négligeant de suivre ce guide qui s'en est allé vers la mer et ai perdu en même temps un bon ami. Mais il comprit qu'à regretter le passé, il perdait un temps précieux. Il voulut gagner le petit canal menant au ruisseau tout proche mais les pêcheurs avaient déjà bouché cette issue. Dépité, il se dit :

— J'ai trop tardé et voici la sanction de mon inertie. Par quelle ruse vais-je me tirer de là ?

Si l'on recourt à la ruse avec précipitation ou abattement, elle échoue. Le poisson sensé, au contraire, se donne le temps de la réflexion, ne désespère pas de trouver une idée subtile, ne prend pas son sort au tragique, reste lucide et prêt à l'effort.

Alors il fit le mort. Se tenant près de la surface de l'eau, il se laissait flotter, tantôt le ventre, tantôt le dos en l'air. Un des pêcheurs dit :

— Regardez ! Le plus gros des trois poissons est mort !

Il le ramassa pour vérifier s'il était bien mort, et lui crachant à la figure, le rejeta sur le sol, entre l'étang et l'eau courante. Comme personne ne faisait plus attention à lui, il fit un grand bond, roula sur lui-même, atteignit le ruisseau, et fut sauvé.

Quant au troisième poisson, il tenta par des allées et venues désordonnées de se dégager, mais il fut pris par les pêcheurs, tué et dévoré.

Masnavi – Jalâl uđ Dîn Râmî.

Traduit par H. Massé.

Commentaire du texte précédent tiré du Masnavi (“Couplets spirituels”), célèbre ouvrage de Râmî, qui fonda la confrérie des derviches tourneurs en Anatolie, au XIII^{ème} siècle.

Homme obstiné ! voici l'histoire de l'étang dans lequel vivaient trois poissons de grande taille. Tu l'auras lue dans Kalîla ; mais ce n'était que l'écorce ; en voici la pulpe nourricière. Au près de cet étang quelques pêcheurs passèrent ; ils virent les poissons qui s'y trouvaient cachés ; ils se hâtèrent donc d'apporter des filets ; les poissons avertis se tinrent en éveil. L'un d'eux, intelligent, décida d'émigrer et de prendre malgré soi la route difficile. Il dit :
— Je ne prendrai point conseil des deux autres, car ils amolliraient sûrement

ma vigueur ; l'amour du lieu natal maîtrisera leur âme et ils m'inspireront paresse et ignorance.

Pour te donner conseil, il faut un vrai vivant, qui fasse vivre ton esprit ; mais où est-il ? Prends l'avis de celui qui connaît le voyage, toi qui veux voyager ! Car l'avis d'une femme rendra ton pied boiteux au cours de ton voyage.

Ne sois donc pas séduit par "l'amour du pays" ; ne te tiens pas au sens littéral de ces mots, car ta patrie n'est pas ici-bas, Ô mon âme ! Ta vraie patrie se trouve en un autre univers ; si tu veux la trouver, franchis donc le grand fleuve ; ne lis pas de travers ce hadith véridique.

Histoire des Poissons sauvés par Jalavahana.

'La Sublime lumière d'Or', Roi du recueil des sutras.

Inde, Ier siècle après J.-C.

Au terme d'une migration heureuse dans le Ciel, l'hommage des dix mille poissons à Celui qui les a secourus.

Le Sûtra de la Lumière d'or est canonique dans la tradition du Mahāyāna. Il enseigne que le Bouddha, dans une incarnation antérieure, vit un étang desséché, dans lequel dix mille poissons étaient sur le point de passer par les portes de la mort. Il leur procura de l'eau et leur sauva la vie. De là vient que les couvents bouddhistes possèdent souvent un vivier de poissons, anguilles et tortues que l'on appelle "vivier pour la délivrance de la vie." On ne permet à qui que ce soit d'y jamais jeter l'hameçon, mais il est en revanche permis à chacun de faire un acte méritoire en y jetant de la nourriture. On rapporte à ce sujet l'histoire suivante : le Grand Maître Zhiyi, saint chinois de l'époque des Sui (581-618), était moine dans un couvent du Tiantai, dans la province du Zhejiang, où il construisit un vivier pour la délivrance d'animaux aquatiques, au bord duquel il lisait quotidiennement le Sûtra de la Lumière d'Or. Un jour un grand nombre d'oiseaux jaunes parurent devant la salle à prêcher, et y restèrent la moitié de la journée, voletant de çà de là, et poussant des cris plaintifs. Le grand Maître fit aussitôt cette déclaration : "Voilà les poissons, qui ont été changés en oiseaux et qui viennent me remercier de ma bonne œuvre" (cité par J. J. M. De Groot, in *Miséricorde envers les animaux dans le Bouddhisme Chinois* – 1892.)

Le Vainqueur transcendant (le Bouddha) dit :

— Ô Noble Déesse (Bodhisattva Samuccaya – déesse de la lignée héréditaire), après que Jalavahana, le fils du marchand, eut guéri tous les êtres du pays du roi Sureshvaraprabha (Lumière du Seigneur des Dieux), toutes les maladies disparurent peu à peu et les habitants retrouvèrent santé et vigueur. Les êtres redevinrent heureux ; emplis de joie et d'affection, ils cultivaient la générosité et agissaient de façon méritoire. Glorifiant le fils du marchand, les gens du pays disaient :

— Gloire à Jalavahana ! Gloire à lui ! C'est le roi des médecins, c'est un Bodhisattva véritable qui a maîtrisé les huit branches de la médecine et soigné tous les êtres du fléau de leurs maladies !

Ô Noble Déesse, le fils du marchand avait une épouse nommée Jalambugarbha (Essence de Lotus) dont il eut deux fils : Jalambara (Vêtu d'Eau) et Jalagarbha (Essence de l'Eau). C'est ainsi, Ô Déesse, qu'accompagné de ses deux fils, Jalavahana faisait sa tournée de visites dans les villages, les villes, les comtés, les provinces, les districts reculés et les palais du roi.

À un certain moment, Ô Déesse, alors que Jalavahana pénétrait dans une profonde forêt, apercevant des hyènes, des loups, des chacals, des corbeaux et des oiseaux en grand nombre qui se hâtaient vers l'étang d'Atavisambhava (Né dans la Forêt), il pensa : — Pourquoi toutes ces hyènes, ces loups, ces corbeaux et tous ces oiseaux en grand nombre se dirigent-ils vers cet étang ?

Il se dit alors : — Et si, moi aussi, j'allais dans la même direction que les hyènes, les loups, les chacals, les vautours et les corbeaux. Ainsi, Ô Noble Déesse, Jalavahana, le fils du marchand, prit la direction du lieu reculé où se trouvait l'étang d'Atavisambhava.

Dans ce grand bassin vivaient dix mille poissons. Il constata que des milliers d'entre eux souffraient du manque d'eau et il en éprouva une vive compassion. C'est alors qu'une déesse, dont seule la moitié supérieure du corps se détachait d'un tronc d'arbre, fit son apparition.

La déesse lui dit :

— Excellent ! Excellent, fils de bonne famille ! Puisque tu te nommes Jalavahana (le Porteur d'Eau), donne de l'eau à ces poissons ! Tu t'appelles ainsi pour deux raisons : premièrement pour apporter de l'eau et deuxièmement pour la partager autour de toi. Aussi, vis et agis de façon à te montrer à la hauteur du nom que tu portes.

— Ô Déesse, combien de poissons vivent ici ? demanda Jalavahana.

— Dix mille, répondit-elle.

Alors, Ô Noble Déesse, une suprême compassion s'éleva du plus profond du cœur de Jalavahana. Dans le grand étang d'Atavisambhava, il ne restait plus qu'une infime quantité d'eau pour ces dix mille poissons qui se débattaient désespérément au seuil de la mort.

Il se mit à arpenter les quatre directions pour chercher de l'eau. Quelque fut la direction où il orientait ses pas, les dix mille malheureux poissons ne le lâchaient pas des yeux. Ainsi, Ô Noble Déesse, Jalavahana courut chercher de l'eau dans toutes les directions, mais il ne put en trouver.

Regardant de tous côtés, il aperçut, non loin de l'étang, un bouquet de gros arbres. Il les escalada, scia leurs branches et les transporta jusqu'à l'étang. À l'aide des branches, il construisit un faitage qui procura une ombre bienfaisante aux dix mille poissons.

Ensuite, Ô Déesse, Jalavahana chercha la façon d'acheminer de l'eau jusqu'à cet étang. "D'où pourrait-on la faire venir ?" se demandait-il, parcourant les quatre directions sans trouver de réponse. Il remonta rapidement le lit de la rivière [asséchée] et découvrit que l'étang d'Atavisambhava tirait son eau d'un fleuve nommé Jalagama (Venu de l'Eau). Mais un être malveillant avait fait en sorte que le fleuve se jette dans un précipice, le détournant de son cours, de manière à assoiffer les poissons dont il voulait faire sa nourriture. Jalavahana pensa alors : "Mille hommes ne parviendraient pas à ramener ce fleuve dans son lit. Comment pourrais-je, seul, y parvenir ?" Et il revint sur ses pas.

Alors, Ô Noble Déesse, Jalavahana, le fils du marchand, se précipita chez le roi Sureshvaraprabha. Introduit en sa présence, s'inclina à ses pieds, il lui rendit hommage et lui expliqua la situation en ces termes :

— Dans tous les villages, les villes et les districts de Votre Divine Majesté, j'ai guéri les êtres de leurs maladies. Il est un étang nommé Atavisambhava où vivent dix mille poissons, victimes d'une pénurie d'eau et brûlés par le soleil de midi. Même s'ils sont nés dans le règne animal, parce que je souhaite sauver leur vie comme s'ils étaient des êtres humains, je vous demande, Divine Majesté, de m'accorder vingt éléphants.

— Que l'on donne vingt éléphants au grand roi des médecins, ordonna aussitôt le roi Sureshvaraprabha à ses ministres.

— Grand être, va dans l'écurie des divins éléphants et prends en vingt, lui dirent les ministres. Accomplis le bien et fais le bonheur des êtres !

Alors, Ô Noble Déesse, Jalavahana accompagné de ses fils, Jalambara et Jalagarbha, prit vingt éléphants avec cent sacs de cuir que lui donnèrent les cornacs, et se dirigea à l'endroit où se déverse l'eau du fleuve Jalagama. Ils remplirent les sacs d'eau, les chargèrent sur le dos des éléphants et se hâtèrent vers le bord de l'étang d'Atavisambhava pour y verser l'eau que les éléphants transportaient.

À présent que l'étang était rempli dans les quatre directions, partout où se transportait Jalavahana, les dix mille poissons se hâtaient de le suivre.

Ô Noble Déesse, Jalavahana se demanda alors :

— Pourquoi ces dix mille poissons accourent-ils à ma suite ? Et il lui vint cette pensée : "Ces dix mille poissons sont tourmentés par la faim et me demandent à manger. Il me faut les nourrir."

Ô Noble Déesse, Jalavahana s'adressa alors à son fils Jalambara en ces termes :
— Fils, monte le plus rapide des éléphants et retourne à la maison. Tu diras à ton grand-père : — Grand-père, Jalavahana te demande de réunir toute la nourriture qui se trouve dans la maison, celle des maîtres, des frères et sœurs, celle des serviteurs, des servantes et des laboureurs. Une fois rassemblée, donne-moi toute cette nourriture pour que je la charge sur l'éléphant et que je l'apporte à Jalavahana.

Le garçon grimpa alors sur le dos de l'éléphant et se précipita chez lui, où

il transmet le message sans omettre aucun détail. Il récolta la nourriture, la chargea sur l'éléphant et revint en toute hâte à l'étang d'Atavisambhava. Voyant arriver son fils, Jalavahana ressentit une grande joie. Il prit la nourriture que son fils apportait, la découpa en morceaux et la jeta dans l'eau afin de nourrir les dix mille poissons.

Il lui vint alors cette pensée : "J'ai entendu de la bouche d'un anachorète qui récitait, solitaire, les écritures du grand véhicule, qu'au moment de la mort, ceux qui entendraient le nom du Tathagata Ratnashikhin (le Bouddha de médecine) renaîtraient dans le monde où règne la félicité. Je vais exposer à ces dix mille poissons le profond enseignement de la production conditionnée du Bouddha parfaitement accompli Ratnashikhin."

Jalavahana pénétra dans l'étang jusqu'à la hauteur des genoux et déclara :
— Je me prosterne devant le Vainqueur transcendant, le Tathagata, l'Arhat, le Bouddha parfaitement accompli Ratnashikhin, qui, par le passé, alors qu'il accomplissait les actes dignes d'un bodhisattva, a prononcé la prière suivante : Dans les dix directions, puisse la conscience de quiconque entend mon nom au moment de la mort, avoir une migration heureuse dans un lieu tel que le domaine des Trente-trois dieux.

Jalavahana poursuivit sa louange et exposa le Dharma de la production conditionnée aux êtres nés sous la forme animale, disant :

C'est ainsi !

Parce que ceci existe, cela apparaît.

Puisque ceci est né, cela naît.

Ainsi, de même, à cause de l'ignorance, apparaissent les facteurs composés ;

À cause des facteurs composés, la conscience individuelle ;

À cause de la conscience individuelle, le nom et la forme ;

À cause du nom et de la forme, les six sources ;

À cause des six sources, le contact ;

À cause du contact, les sensations ;

À cause des sensations, l'avidité ;

À cause de l'avidité, la saisie ;

À cause de la saisie, l'existence ;

À cause de l'existence, la naissance ;

À cause de la naissance surviennent le vieillissement et la mort, les peines, les lamentations, la souffrance, le mal-être, les querelles et les conflits.

Voilà la façon dont se crée cet agrégat de souffrances. Ainsi donc, par la cessation de l'ignorance et la cessation des facteurs composés (et ainsi de suite...) ; voilà la façon de faire disparaître cet agrégat de souffrances.

Jalavahana, après avoir livré cet enseignement aux êtres nés dans le règne animal, s'en retourna chez lui avec de ses deux fils, Jalambara et Jalagarbha.

Quelque temps plus tard, s'étant rendu à un joyeux banquet, Jalavahana se trouvait alors étendu sur son lit, dans un état d'ébriété. À ce moment, un présage lui apparut : comme la nuit touchait à sa fin, les dix mille poissons périssaient et renaissaient dans le domaine fortuné des Trente-trois dieux ! Et à ce moment, ils leur vinrent cette pensée : "Quelle action vertueuse nous a donc valu de renaître ici, parmi les dieux du domaine des Trente-trois ? "

Et ils se souvinrent : Nous étions dix mille poissons du royaume de Jambudvipa. Alors que nous étions réduits à l'état animal, Jalavahana, le fils du marchand, nous a comblés en nous apportant de l'eau en abondance ainsi qu'une nourriture excellente. Il nous a enseigné le sens profond du Dharma de la production conditionnée, tout en récitant pour nous le nom du Tathagata, de l'Arhat, du Bouddha parfaitement accompli Ratnashikhin. C'est en raison de cette action vertueuse que nous sommes revenus à l'existence, ici, parmi les dieux. Descendons maintenant chez Jalavahana, le fils du marchand, pour lui rendre hommage.

Ainsi, ces dix mille fils des dieux s'envolèrent du domaine des Trente-trois pour se présenter à la maison de Jalavahana, qui se trouvait alors allongé sur son lit. Les fils des dieux déposèrent dix mille colliers de perles près de sa tête, dix mille colliers de perles à ses pieds, dix mille colliers de perles à sa droite, dix mille colliers de perles à sa gauche et déversèrent une ondée de fleurs mandaravas (fleurs parfumées du paradis d'Indra) qui recouvrit le sol jusqu'à ses genoux. Puis ils firent retentir des sons de cymbales divines qui réveillèrent tous les habitants de Jambudvipa, de même que Jalavahana.

Les dix mille fils des dieux s'élevant ensuite dans le ciel, ils déversèrent une pluie de fleurs mandaravas en divers endroits du pays du roi Sureshvaraprabha. Puis, ils se dirigèrent vers l'étang d'Atavisambhava, et y déversèrent une cascade de fleurs mandaravas avant de disparaître. De retour au palais céleste, ils se divertirent en goûtant aux cinq objets des sens, jouissant de toutes sortes de plaisirs avec grande splendeur et bonne fortune.

Lorsque le jour se leva sur le royaume de Jambudvipa, voyant que toutes sortes de miracles s'étaient accomplis, le roi Sureshvaraprabha interrogea ses astrologues et ses conseillers :

- Pour quelle raison des signes prodigieux sont-ils apparus cette nuit ?
- Divine Majesté, répondirent les ministres, permettez-nous de vous apprendre que dans la maison de Jalavahana sont apparus quarante mille colliers de perles et qu'il y est tombé une pluie de fleurs mandaravas.
- Avec amabilité, convoquez le fils du marchand, ordonna le roi.

Les astrologues et les ministres se rendirent chez Jalavahana et lui adressèrent ces paroles :

- Le roi Sureshvaraprabha t'invite à le rencontrer.

Le fils du marchand, accompagné des hauts dignitaires, se présenta devant le roi.

— Jalavahana, sais-tu pourquoi de pareils évènements merveilleux eurent lieu cette nuit ?

Le fils du marchand, répondit alors au roi en ces termes :

— Oui, Divine Majesté, je le sais. C'est certainement parce que dix mille poissons sont morts.

— Comment le sais-tu ? demanda le roi.

— Divine Majesté, demandez, je vous prie, à Jalambara, mon fils, d'aller vérifier si les dix mille poissons de l'étang d'Atavisambhava sont morts ou bien vivants.

— Qu'il en soit ainsi ! fit le roi.

Jalavahana dit alors à son fils Jalambara :

— Fils, va voir si les dix mille poissons de l'étang sont morts ou vivants.

Jalambara se précipita jusqu'à l'étang d'Atavisambhava. À son arrivée, il vit que les dix mille poissons étaient morts et qu'une grande ondée de fleurs mandaravas s'était déversée sur eux. Il retourna auprès de son père et dit :

— Ils sont morts. Lorsque Jalavahana entendit ces mots prononcés par son fils, il se pencha vers le roi et lui raconta toute l'histoire.

— Divine Majesté, permettez-moi de vous apprendre que les dix mille poissons sont morts et qu'ils ont repris naissance dans le domaine des Trente-trois dieux. C'est leur pouvoir, ainsi que le mien, qui a fait apparaître, cette nuit, ces signes auspicioseux, dont les quarante mille colliers de perles apparus dans ma maison et la pluie de fleurs mandaravas.

Aussi, heureux et satisfait, le roi Sureshvaraprabha se réjouissait-il.

Le Vainqueur transcendant (le Bouddha) s'adressa alors au Bodhisattva Samuccaya, la Noble Déesse de la lignée :

— Ô Noble Déesse, ne croyez pas qu'à cette époque, le roi nommé Sureshvaraprabha était une autre personne, inconnue de vous. Pourquoi cela ? Parce qu'à cette époque, le Shakya Dandapani (le Puissant qui Tient le Gourdin – le beau-père du Bouddha) était le roi Sureshvaraprabha ; le roi Shuddhodana (Nourriture Pure – le père du Bouddha) était le marchand nommé Jatimdhara ; j'étais moi-même Jalavahana, le fils du marchand ; Gopa, la fille des Shakya (Celle qui se nourrit de la terre – l'épouse du Bouddha) était Jalambugarbha, l'épouse de Jalavahana ; Rahula était mon fils Jalambara, et Ananda était mon fils Jalagarbha.

— Ô Noble Déesse, ne croyez pas qu'à cette époque, ces dix mille poissons étaient inconnus de vous. Pourquoi cela ? Parce qu'à cette époque, les dix mille fils des dieux, tel Jvalanantaratejoraja (Rayon Brillant d'une Magnifique Splendeur), étaient ces dix mille poissons que j'avais comblés d'eau et d'excellente nourriture, et à qui j'avais enseigné le sens profond du Dharma

de la production conditionnée tout en récitant le nom du Tathagata, de l'Arhat, du Bouddha pleinement accompli Ratnashikhin.

Cette action méritoire est la raison pour laquelle ils sont venus ici, devant moi, et ont alors obtenu l'éveil insurpassable, parfait et pleinement accompli. Du fait d'avoir écouté le Dharma avec respect, dans une grande joie, une félicité et un ravissement suprêmes, ils ont tous obtenu ce qu'on appelle "la prophétie du nom."

— Ô Noble Déesse, ne croyez pas qu'à cette époque, la divinité de l'arbre était une autre personne, inconnue de vous. Pourquoi cela ? Parce qu'à ce moment, en cette occasion, vous étiez vous-même la divinité de l'arbre.

— Ô Noble Déesse, pendant que je tournais dans la roue de l'existence cyclique, j'ai fait mûrir l'illumination en de nombreux êtres et, sachez-le, tous ceux-ci obtiendront l'éveil insurpassable, parfait et pleinement accompli.

Ainsi s'achève "l'Histoire des poissons sauvés par Jalavahan" dix-septième chapitre du Roi des recueils des soutras nommé "L'Excellente Lumière Dorée."

La Légende du Dragon.

La Voie métaphysique – 1905 – Matgioi.

(Albert Puyou, comte de Pouvoirville, dit) – .

La loi révélée au confluent des eaux terrestres et célestes.

Albert Puyou, comte de Pouvoirville (1862 -1939) est issu d'une famille de tradition militaire. Ses séjours prolongés en Extrême-Orient, en particulier au Tonkin, lui permirent d'étudier de près l'esprit chinois. Sa rencontre avec un maître taoïste le prépara à recevoir l'initiation dans une société secrète où il prit le nom de Matgioi, "Œil du jour". Il fut l'un des premiers en Occident à entreprendre de diffuser l'enseignement du taoïsme. Il expose ainsi, notamment dans *La Voie Métaphysique*, les doctrines taoïstes au point de vue principal comme dans leurs applications diverses. L'apport intellectuel de Matgioi est décrit par René Guénon en ces termes : "Avant [Matgioi], la métaphysique chinoise était entièrement inconnue en Europe, on pourrait même dire tout à fait insoupçonnée. [...] Il faut bien reconnaître que rien de vraiment sérieux n'avait été fait à ce point de vue jusqu'aux travaux de Matgioi."

"Les dragons et les poissons ont la même origine ; mais combien, pour chacun, la destinée est différente ! Le poisson ne peut vivre hors de son élément ; mais qu'un léger nuage s'abaisse vers le sol, et l'on voit le dragon s'élancer dans les airs."

Ainsi chante la onzième strophe de cette célèbre ballade : *La Vie joyeuse*, aux sons de laquelle, dans tout l'Extrême-Orient, les vieux lettrés sourient, et les petits enfants s'endorment. Elle allusionne la légende du Dragon, que nous

citons parce qu'on y trouvera l'origine de la genèse mosaïste, la fiction sinaïtique de la loi, et peut-être aussi le symbole de la synthèse alchimique.

“L'eau qui coule sur la terre, disent les vieux conteurs, est semblable au nuage qui vole dans le ciel : leur nature à tous deux est semblable ; seule leur apparence diffère. Et c'est la chose importante, car l'humidité féconde l'univers, comme la voie du ciel féconde la pensée des hommes. Rien n'est meilleur, plus fugitif, plus actif, plus universel que l'eau : mais si leurs actions ne sont pas unies, l'eau du ciel ne peut rien sur la terre, l'eau de la terre ne peut rien sur le nuage du ciel. Ainsi, dans l'eau de la terre le poisson, dans l'eau du ciel l'oiseau Hâc* vivent séparés et ils sont imparfaits. Mais si l'orage élève les eaux ou que la chaleur du jour les évapore ; et si un léger brouillard s'abaisse sur le sol, ou si un grand vent précipite les nuées vers la terre, alors l'union se fait des deux eaux terrestres et célestes : l'oiseau Hâc descend vers la terre comme les nuages, le poisson s'élève vers les cieux comme l'eau du fleuve ; quand ils se rencontrent, l'oiseau Hâc prête ses ailes au poisson, le poisson prête à l'oiseau son corps et ses écailles ; au milieu des éclats du tonnerre et parmi les eaux mugissantes apparaît le Grand Poisson sur le dos duquel sont écrits les préceptes secrets de la Loi. Et aussitôt que son dos a touché les nuages abaissés, il devient le Dragon Long et disparaît dans les airs avec les nuages qui le recouvrent et l'emportent.”

Je serais bien fâché de donner une explication à cette légende populaire, qui est plus claire que toutes les paraboles mosaïstes et que la légende judéo-chrétienne de la pomme. Les plus jeunes élèves, dans les écoles extrême-orientales, la commentent et la dépouillent de sa fable avec la plus grande facilité. J'imagine que cela ne sera aussi qu'un jeu pour les chercheurs occidentaux attentifs, qui me sauront bien plus de gré de les avoir invités à un petit travail personnel d'appropriation analogique, que d'avoir paru, par des éclaircissements oiseux, douter injurieusement de leur perspicacité.

* En vietnamien l'oiseau Hâc désigne à la fois la grue et la cigogne.

Poisson Noir, le Démon.

Conte chinois.

Où une étoile maléfique, métamorphosée en poisson noir en chutant au fond des eaux, cède au sentiment amoureux qui entraînera sa perte.

Capitale de la Chine pendant la période des Song du Sud (1127-1279), la ville de Hangzhou, construite sur le rivage du Lac de l'Ouest (Xihu), était, selon les mémoires de Marco Polo, la ville la plus prospère et la plus peuplée du monde au XIIIème siècle. Ce fameux lac doit sa célébrité aux “Dix Sites pittoresques”, qui furent, au cours des siècles, abondamment illustrés par les peintres et les poètes. L'origine de l'un d'eux, nommé “Les Trois Tours reflétant la Lune”, fait l'objet de cette histoire. Il s'agit une petite île artificielle qui tient son nom des trois stûpas (petits pavillons

en forme de pagode) émergeant au-dessus de la surface de l'eau. Ils furent construits sous la direction du célèbre écrivain Su Dongpo, alors gouverneur de la ville, sous la dynastie des Song du Nord. On raconte qu'ils contiennent les esprits malins du lac...

Lu Ban, habile charpentier de la province du Shandong, quitta un jour son pays natal pour s'établir à Hangzhou, avec sa sœur. Ils s'installèrent dans un bel et vaste atelier à l'embouchure du fleuve Qiantang, et y accrochèrent une enseigne portant cette fière inscription, peinte en laque noire : "Les Lu de la province du Shandong travaillent le fer, le bois et la pierre."

Leur enseigne attirait tous ceux qui étaient désireux d'apprendre ce métier. Les candidats se bouscuaient chaque jour en si grand nombre qu'ils menaçaient de démolir le seuil de la porte. Lu Ban n'eut d'autre choix que de retenir pour apprentis cent quatre-vingts jeunes garçons aussi intelligents que travailleurs. Tous ces jeunes gens, une fois instruits et formés par Lu Ban et sa sœur, étaient devenus à leur tour des artisans émérites : ils sculptaient des chiens en pierre qui semblaient de vivants gardiens, et façonnaient des chats en bois capables de chasser les rats.

Un jour que Lu Ban et sa sœur dispensaient leur enseignement, un vent noir se leva, roulant des nuages terribles à l'horizon. C'était le prince Poisson Noir, un funeste démon, qui descendait du ciel chez les humains pour y jeter le trouble.

Du haut des cieux, plongeant tout d'un coup en plein cœur du lac de l'Ouest, il y creusa en un tour de main une cavité immense qui mesurait plus de mille mètres de profondeur. C'était pour y aménager, ici-bas, sa sinistre retraite.

Une fois que Poisson Noir eut pris ses quartiers au fond du lac, la vie des habitants des alentours en devint intenable. Quand il soufflait, une odeur fétide remplissait toute la ville, et quand il ouvrait la bouche pour en faire jaillir de l'eau, c'était la tempête qui se déchaînait dans les montagnes du Nord et du Sud, déracinant saules et peupliers, tandis que l'eau, qui ne cessait de monter, inondait les maisons.

Un jour que la tempête, qui grondait à nouveau, s'avavançait, dévastant tout sur son passage, Lu Ban et sa sœur grimpèrent en toute hâte, avec leurs apprentis, jusqu'au sommet de la colline Baoshi. De là, ils purent constater le désastre : à leurs pieds, il n'y avait plus qu'une immense nappe d'eau. Les bâtiments baignaient dans un liquide saumâtre et les habitants étaient obligés de fuir vers les montagnes qui entouraient la ville.

Soudain, du milieu du lac, ils virent monter une épaisse fumée qui les obligea à reculer deux ou trois pas en arrière. Cette fumée, s'étendant sur le lac et sur le rivage, forma un gros brouillard dans lequel apparut la bouche d'un poisson monstrueux : spectacle qui causa, comme on peut se l'imaginer, un étonnement extraordinaire. Alors que le tourbillon s'élevait toujours plus haut, la tête du

poisson tout entière se dessina à son tour. Pour finir, le nuage ténébreux vint se poser avec délicatesse sur le sommet de la colline Baoshi. La fumée, se rassemblant et se réunissant, devint un corps solide, dont il se forma un génie deux fois aussi haut que le plus grand de tous les géants.

Il s'approcha, reluquant la sœur de Lu Ban, et lui dit d'un œil égrillard :

— Ha ! Quel beau brin de fille tu fais ! Quel est ton métier ?

Elle répondit :

— Pourquoi veux-tu le savoir ? La fille est charpentière.

Poisson Noir, qui la détaillait de la tête aux pieds, lui déclara avec gourmandise :

— Avec des yeux si brillants couronnés de légers sourcils, je suis sûr que tu sais découper la soie à ravir. Allons, suis-moi, et tu m'aideras à tailler les costumes pour la noce !

D'un signe de tête méprisant, la jeune fille refusa.

— Oh que si ! Tu as une taille bien prise, deux mains agiles, et je suis sûr que tu sauras admirablement broder le Dragon et le Phœnix ! Allons, suis-moi et nous confectionnerons ensemble la couverture de nos amours !

La jeune fille secoua de nouveau énergiquement la tête. Comme elle ne savait que dire non, n'ajoutant aucun mot d'explication, Poisson Noir peinait à discerner quelles pouvaient être les véritables motivations d'un tel refus.

Après un moment de réflexion, clignant des yeux, il dit :

— Jolie fille, si tu ne sais tailler les vêtements, peu me chaut, si tu ne sais broder, nulle importance ; il suffit que tu consentes à être mon épouse et alors tu pourras te faire servir des mets exquis et rares, et t'amuser tout à ton aise !

À ces mots, il tendait déjà les mains pour prendre celles de la jeune fille, quand soudain surgit Lu Ban, brandissant son marteau, qui hurla :

— Arrière ! Démon !

Sans vergogne, Poisson Noir, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, ricana :

— Ma peau a trois pieds d'épaisseur, que craindrais-je de ton marteau ! Si tu me laisses épouser ta sœur, je ferai tout ce que tu voudras sinon, gare ! Je peux faire disparaître, en un instant, toute cette montagne sous les eaux !

La jeune fille réfléchissait vite : si l'eau montait encore, tous les habitants de la ville risquaient de périr noyés. Alors qu'elle tournait partout des regards éplorés, une idée lui traversa l'esprit. Elle prit alors tout son temps pour lui répondre :

— Sois tranquille, je suis prête à t'épouser ; mais, tout d'abord, il faut laisser le temps à mon frère de façonner un cadeau digne de mes noces.

Tout joyeux, Poisson Noir, s'écria :

— Ma chère amie, j'y consens bien volontiers ! Quel genre de cadeau souhaites-tu donc ?

La jeune fille répondit :

— C'est facile, vois-tu ce grand rocher au sommet de la montagne ? Je veux

que mon frère puisse le sculpter en un chaudron-trépiéd magnifique.

À ces mots, il se hâta de répondre :

— Fort bien ! À merveille ! Le prince Poisson Noir du Ciel aura ainsi enfin un temple digne de lui sur la terre ! Ce chaudron-trépiéd me servira à recueillir les offrandes des habitants de la ville !

Discrètement, la jeune fille fit signe à son frère d'approcher afin qu'ils se mettent d'accord sur le parti à prendre. Un instant plus tard, Lu Ban dit à Poisson Noir :

— Tout d'abord, tu devras faire redescendre le niveau des eaux, et ainsi je pourrai me mettre à l'ouvrage. Le sol est submergé, d'Est en Ouest ! Comment veux-tu que j'entame mon travail ? Cela est impossible !

Poisson Noir ouvrit la bouche pour aspirer une quantité d'eau formidable, qu'il put contenir dans son ventre. Alors Lu Ban lui montra du doigt le rocher perché sur les hauteurs de la montagne, et il ajouta :

— C'est ce rocher que je vais sculpter en trépiéd, cela te convient-il ?

Le démon se hâta d'approuver :

— Très bien, très bien ! Je tiens à ce que ce travail soit terminé au plus vite, et qu'il soit le plus grand, le plus remarquable, le plus magnifique de tous les chaudrons-trépiéds ! Souriant finement, Lu Ban répondit :

— Mais alors, ce trépiéd sera si grand, si haut et si lourd que nul ne pourra jamais le déplacer !

Poisson Noir le rassura :

— Ne crains rien, beau-frère, il me suffira de secouer la tête, et le vent noir soufflera ! Un petit chaudron-trépiéd, cela n'est pas grand chose, je peux mettre à bas une montagne entière !

Comme l'eau reflua, les réfugiés purent se remettre en route pour gagner leurs logis. Lu Ban, quant à lui, grimpa avec ses apprentis vers le haut sommet où se trouvait le rocher. Il y porta le premier un coup de marteau ; puis ses cent quatre-vingts apprentis le frappèrent, l'un après l'autre. Quelque temps plus tard, avec un grondement effrayant, le rocher se détacha de la montagne et roula jusqu'au bord du lac, où il s'immobilisa dans un nuage de poussière. En dévalant la pente à toute allure, il avait éventré le flanc de la colline Baoshi, et laissa sur son parcours un profond sillon, qu'on peut voir encore aujourd'hui.

À présent que l'énorme morceau de pierre se trouvait sur le rivage, marteau et burin à la main, Lu Ban put commencer son véritable travail. Mais comment s'y prendre pour sculpter un chaudron-trépiéd dont le fond devait être parfaitement rond ? Lu Ban jeta un œil au centre du lac, à l'endroit où Poisson Noir avait creusé son repère. Il en mesura l'ouverture à l'aide d'un curieux instrument de son invention, puis il bondit sur le sommet du rocher, se redressa, et, se saisissant de l'extrémité d'une corde, il en donna l'autre bout à sa sœur, afin qu'elle trace un cercle en marchant tout autour. Lu Ban attaqua la pierre le premier pour façonner l'ébauche, puis ses apprentis

continuèrent le travail, en se conformant à son tracé.

Un jour passa, puis deux, si bien que quarante-neuf jours furent nécessaires pour sculpter l'énorme pierre. Le rocher perdait peu à peu sa forme d'origine pour se transformer en un gigantesque chaudron à trois pieds. Il présentait maintenant un fond parfaitement circulaire, et on creusa à l'extrémité de chacun des trois pieds des orifices afin de laisser passer la lumière.

Le travail terminé, Lu Ban dit au démon :

— Comme tu peux le voir, le cadeau de noces de ma sœur est prêt ! Maintenant, emporte-le chez toi !

Avec bon sens, Poisson Noir expliqua à Lu Ban qu'il aurait préféré pouvoir emmener sa femme d'abord et ne se préoccuper du tripode qu'ensuite, mais ce dernier intervint avec la dernière autorité :

— Ne sois donc pas si impatient ! Installe dès à présent ton cadeau de noces devant ta demeure, et puis tu enverras un palanquin chercher ta fiancée !

Poisson Noir acquiesça en maugréant, tourna les talons pour se diriger vers la rive où il se retourna, pour faire face au mégalithe. Secouant la tête, il suscita un tourbillon si puissant que bientôt le trépied en était ébranlé, et se mettait à rouler lentement dans sa direction.

Voyant l'énorme masse s'approcher de lui à une vitesse toujours plus grande, quittant son apparence humaine, le démon se transforma en poisson, plongea dans l'eau et se glissa avec célérité dans sa profonde caverne.

Mais, quand le trépied atteignit le milieu du lac, il se retourna brusquement, et tomba de tout son poids au fond de la grotte de Poisson Noir, qu'il boucha comme l'eut fait un couvercle. Poisson Noir, prisonnier sous le trépied, ne pouvait plus respirer ; il voulait mettre le nez dehors, mais le trépied ne bougeait pas ; il voulait soulever une tempête, mais ne parvenait plus à se mouvoir. Il ne pouvait que creuser davantage le fond de sa tanière. Cependant, plus il creusait, plus le trépied s'enfonçait à son tour. Finalement le démon fut étouffé. Du trépied profondément incrusté dans la vase, il ne restait plus que les trois pieds qui surgissaient de l'eau, comme pour marquer l'endroit d'une tombe sous-marine.

Dès lors, un nouveau site pittoresque avait fait son apparition sur le lac de l'Ouest. C'est pourquoi, le jour de la fête de la Lune, après la tombée de la nuit, aujourd'hui encore, les gens prennent des bateaux pour venir jusqu'au milieu du lac. Ils placent alors des bougies enflammées dans chacun des trois pieds, si bien que la lumière qui sort par les orifices peut se refléter dans l'eau comme autant de lunes. Toujours est-il que, d'après la légende, on appelle ce site : "San Tan Yin Yue" (Les Trois tours reflétant la Lune).

Le Poisson fantôme.

Contes Extraordinaires du pavillon du loisir - Pu Songling (1640 - 1715).

À quoi mène l'échange de libations nocturnes ou le surprenant itinéraire

d'amitié entre un pauvre pêcheur et un homme fantôme élevé au rang de dieu d'un village.

On peut lire, dans la préface de l'ouvrage, cette confidence de l'auteur : "Je recueille les histoires des morts et des vivants, et je les compile pour déverser mes soucis et ma colère. Je n'ai pas d'autres intentions." Et dans les vers suivants, s'exprime la même idée : "Je construis mes contes de fantômes et de renards avec, pour matériaux, tout ce que j'ai entendu de plus curieux." Autant dire qu'il s'agit ici d'un conte traditionnel, transcrit méticuleusement, et non d'une fantaisie surgie de l'imagination de l'auteur. En Chine, l'existence de spectres est attestée dans les textes les plus anciens. Selon ces narrations, l'homme qui succombe à une mort prématurée se métamorphose en l'un de ces esprits tourmentés. La malédiction qui les accable les condamne à errer interminablement à l'endroit même où ils sont morts. Ils ne sont pas nécessairement malveillants : ce sont des âmes orphelines dignes de pitié, représentées comme des sortes de vagabonds. Cette période de vie spectrale peut, semble-t-il, se prolonger fort longtemps, plus particulièrement pour les personnes à qui aucune offrande n'est faite, ou qui sont décédées de malement.

Dans les régions septentrionales de la ville de Tzu-chou vivait un brave homme nommé Hsu Hsü qui exerçait la profession de pêcheur. Le soir, lorsqu'il quittait sa demeure pour se rendre à la pêche, il ne manquait point d'emporter avec lui une bouteille de vin. Buvant et pêchant, en alternance, il veillait toujours à verser une libation dans les flots, accompagnée de cette invocation :

— Buvez, vous aussi, esprits des noyés de la rivière !

Telle était son habitude singulière. Mais chacun pouvait observer que, tandis que les autres pêcheurs repartaient bredouilles, M. Hsu ramenait toujours chez lui un plein panier de poissons. Une nuit, alors qu'il pêchait, solitaire, un jeune homme pâle, qui semblait surgir de nulle part, se mit à faire les cent pas devant lui, dans un sens puis dans l'autre. M. Hsu lui offrit un verre de son vin, qui fut accepté avec joie, et ils passèrent tous deux de longues heures à bavarder et à boire. Mais cette nuit là, M. Hsu n'attrapa pas le moindre poisson.

Toutefois, au petit matin, alors que M. Hsu avait perdu tout espoir de faire une pêche quelconque, même des plus médiocres, le jeune homme se leva et lui dit qu'il allait faire quelques pas en aval de la rivière de façon, disait-il, à repousser les poissons dans sa direction. Il s'en fût donc, en lui recommandant de garder les yeux bien ouverts.

M. Hsu perçut bientôt une rumeur agitée et confuse qui remontait la rivière et, lançant son filet en conséquence, fit une prise splendide : les poissons qu'il remonta à la surface mesuraient tous plus d'un pied de long ! Extrêmement satisfait, il se préparait à rentrer chez lui, non sans avoir proposé à son compagnon le premier choix parmi tous les poissons qu'il avait attrapés, mais ce dernier, déclinant poliment l'offre, lui dit qu'il n'avait été que trop heureux

de pouvoir le remercier pour son obligeance, si souvent répétée à son endroit. Il lui proposa même de l'assister ainsi tous les soirs, si toutefois M. Hsu acceptait sa présence auprès de lui.

Ce dernier, surpris par une telle déclaration, lui répondit qu'il n'avait pas souvenir de l'avoir jamais rencontré auparavant, mais qu'il serait certes bien reconnaissant pour toute l'aide qu'il voudrait lui apporter, quoiqu'il regrettât fort de ne savoir comment faire preuve de réciprocité à son égard. Il demanda au jeune homme quel était son nom et son prénom, et celui-ci répondit qu'il se nommait Wang, ajoutant qu'il l'invitait à s'adresser à lui, lorsqu'ils se rencontreraient désormais, en usant de son prénom de Liu-lang, car il n'en avait point d'autre.

Sur ces mots, ils prirent congé, et le lendemain M. Hsu vendit son poisson au marché avec un confortable bénéfice, puis se procura encore du vin en quantité, qu'il ramena avec lui vers le soir, près de la rivière. Il y retrouva son compagnon qui l'attendait déjà, et ils y passèrent la nuit, tout à fait de la même manière que la nuit précédente ; le jeune homme faisant son affaire de rameuter les poissons dans sa direction. Et c'est ainsi que pendant quelques mois, les deux hommes se retrouvaient pour pêcher, bavarder et boire, jusqu'au moment où Wang lui déclara un triste soir, avec maintes protestations de reconnaissance et d'amitié, qu'il ne reviendrait plus et qu'ils se quittaient pour toujours.

Alarmé par le ton mélancolique avec lequel le jeune homme lui faisait ses adieux, M. Hsu était sur le point de lui en demander la raison, quand Wang l'interrompit et lui déclara :

— Notre amitié est vraiment peu commune ; et maintenant que nous ne nous verrons plus, je ne vois pas d'inconvénient à vous révéler la vérité. Je ne suis qu'un fantôme, voyez-vous, un esprit désincarné, l'âme d'un pauvre homme qui s'est noyé ici même, dans cette rivière, un soir d'ivresse. Cela fait bien des années que je demeure au fond de l'eau et j'avais déjà beaucoup contribué, sans que vous le sachiez, à vos succès en matière de pêche. En remerciement de vos libations quotidiennes, c'est en effet moi qui faisais remonter chaque soir des poissons dans votre filet. Demain se termine ma pénitence et quelqu'un d'autre viendra prendre ma place. Bientôt, je renaîtrai parmi les hommes. Nous n'avons plus que cette dernière soirée à partager ensemble et c'est pourquoi j'ai pris la liberté de m'ouvrir à vous, en toute sincérité.

À ces mots, M. Hsu fut fort ému, mais alors qu'ils continuaient à causer, comme semblant s'être fait à cette fâcheuse nouvelle, les craintes de M. Hsu, peu à peu, disparurent. Remplissant deux gobelets de vin, il déclara à son tour à son ami :

— Cher vieux Liu-lang, avalez-moi ça, et adieu la mélancolie ! C'est, certes, bien dur de vous perdre ; mais je suis si heureux de ce qui vous arrive que j'en

oublie presque mon chagrin. Puis il l'interrogea quant à savoir quelle était cette personne qui devait se substituer à lui. Liu-lang répondit :

— Revenez demain et vous verrez une jeune femme se noyer par ici : ce sera elle.

À ce moment les coqs du village se mirent à chanter et, les larmes aux yeux, ils se dirent adieu à tout jamais.

Le lendemain soir, M. Hsu, placé en embuscade près de la rivière, attendit pour voir ce qui adviendrait, lorsqu'une jeune femme, qui portait un nourrisson dans les bras, vint à se promener sur la berge. Mais alors qu'elle approchait du bord de l'eau, elle trébucha soudain et bascula dans l'onde. Elle réussit cependant, par miracle, à jeter l'enfant sur la grève où il se mit à s'agiter et à crier de toutes ses forces. Quant à la jeune femme, elle se débattait, perdant pied, puis rejaillissait un instant à la surface, avant de sombrer à nouveau. Plusieurs fois, elle reparut, jusqu'au moment où elle parvint enfin à se raccrocher aux herbes de la rive. Se hissant péniblement, dégoutante de vase, elle se saisit du bébé, et, tremblante, s'éloigna lentement.

À la vue de ce terrible spectacle, M. Hsu s'était senti écartelé par des sentiments violemment contradictoires et il avait été sur le point de se précipiter pour porter secours à la jeune femme. Mais puisque son ami lui avait dit que c'était elle, et non une autre qui devait périr, puisqu'elle avait été désignée par le destin, il s'était imposé de n'en rien faire. D'ailleurs, quand il vit qu'elle se tirait d'affaire, il en était venu à se dire que les événements ne s'étaient pas déroulés exactement comme prévu. Cette nuit-là, alors qu'il pêchait comme de coutume au bord de la rivière, songeant à tout cela, le jeune homme réapparut devant ses yeux et lui dit :

— Voyez comme nous nous retrouvons ! Inutile de parler de séparation à présent !

Surpris, M. Hsu lui demanda comment il pouvait en être ainsi.

Il répondit :

— La femme que vous avez vue venait, en effet, prendre ma place, mais je n'ai pas supporté d'entendre crier l'enfant. J'ai compris que ce serait deux vies, et non une, qui viendraient racheter la mienne. Alors j'ai décidé de la sauver. Cependant, je dois dire qu'à présent, je ne sais plus quand une nouvelle chance me sera donnée d'échapper à ma triste condition.

— Hélas, hélas ! s'écria M. Hsu, cette noble conduite est de nature à émouvoir jusqu'aux dieux du Ciel !

À la suite de cette mésaventure, les deux amis continuèrent de se voir chaque soir, tout comme par le passé, jusqu'au jour où, à nouveau, Liu-lang vint lui faire ses adieux. M. Hsu crût un moment qu'un remplaçant s'était fait connaître, mais le jeune homme expliqua que, son geste ayant plu aux dieux, il lui avait valu d'être nommé au poste de divinité tutélaire à Wu-chen, gros

bourg du district Chao-yüan. Il devait partir dès le lendemain pour assurer ses nouvelles fonctions.

— Et si vous voulez bien vous souvenir de notre amitié, ajouta-t-il, je vous invite à me rendre visite, malgré la distance et le désagrément d'un si long voyage.

— En vérité, répondit M. Hsu, vous avez pleinement mérité de devenir un dieu ; mais le chemin des dieux et celui des hommes pointent dans des directions bien différentes. Comment nous rencontrerons-nous ?

— Ne soyez pas inquiet à ce sujet, dit Liu-lang, et venez vite !

Et sur ces mots, ils se séparèrent.

M. Hsu commença immédiatement les préparatifs pour son voyage, ce qui provoqua les sarcasmes de sa femme :

— En supposant que vous trouviez cet endroit improbable, après un long et pénible voyage, pensez-vous vraiment pouvoir converser avec une idole en terre cuite ?

M. Hsu ne prêta aucune attention à ces paroles et se mit en route sans délai en direction du district de Chao-yüan, où il apprit des habitants qu'il existait, en effet, un bourg du nom de Wu-chen. Lorsqu'il y parvint, il descendit à l'auberge locale et interrogea le patron pour savoir où se trouvait le temple. À cette question, le patron, troublé, demanda si, par hasard, il n'avait pas affaire à M. Hsu. Ce dernier lui confirma qu'il se nommait bien ainsi, mais s'étonna que son nom lui fût connu. Le patron demanda avec insistance :

— Vous êtes bien M. Hsu, de la région de Tzu-chou ?

Lorsque ce dernier lui affirma, qu'en effet, il s'agissait bien lui, le patron ne dit plus mot, mais s'esquiva hors de la pièce.

Un instant plus tard, l'auberge était submergée d'une foule d'hommes et de femmes, de tous âges et de toutes conditions, tous pressés d'apercevoir et de rencontrer M. Hsu.

On lui raconta que, quelques nuits plus tôt, la divinité du village leur était apparue en songe et qu'elle leur avait annoncé qu'un certain M. Hsu, venu de Tzu-chou, se présenterait bientôt chez eux, leur recommandant de lui faire le meilleur accueil et de pourvoir à tout ce dont il aurait besoin.

M. Hsu fut stupéfait d'entendre ce récit, et se rendit immédiatement au temple, où il invoqua son ami :

— Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai pensé à vous tous les jours ; et maintenant que je suis ici, il me faut vous remercier pour le merveilleux accueil qui m'a été réservé, à la suite de vos instructions. Quant à moi, je n'ai malheureusement rien à vous offrir, sinon un verre de vin, que je vous prie d'accepter de bon gré, comme du temps où nous buvions ensemble au bord de la rivière.

Il était occupé à brûler quantité de papier monnaie sur l'autel, quand, Ô surprise, une rafale de vent s'éleva du sanctuaire, l'enveloppa un moment, puis finit par s'apaiser peu à peu. Bientôt tout redevint calme.

Cette nuit là, M. Hsu rêva que son ami venait à lui, bien changé en apparence,

revêtu de pied en cap de ses habits officiels, et qu'il lui disait :

— Qu'il est aimable de votre part d'être venu me rendre visite : je regrette simplement que mes nouvelles fonctions ne nous permettent pas de nous retrouver face à face et que, bien que proches, nous nous trouvions si loin l'un de l'autre. Quand vous reprendrez le chemin du retour, je vous accompagnerai sur quelque distance.

Quelques jours plus tard, M. Hsu décida de rentrer chez lui, malgré les nombreuses invitations et sollicitations dont il faisait l'objet. Les habitants du village, le couvrant de cadeaux et d'offrandes, l'escortèrent et formèrent un long cortège sur le chemin du retour. À la sortie du bourg, un tourbillon se leva, qui les accompagna sur plusieurs li. M. Hsu, se retournant, s'adressa à son ami en ces termes :

— Cher Liu-lang, prenez soin de votre estimable personne. Inutile de vous éloigner aussi loin de chez vous. Votre noble cœur assurera, j'en suis sûr, le bonheur des habitants de ce district et, à la lumière de tout ce que j'ai pu voir ici, je sais que je n'ai point de conseil à prodiguer au vieil ami que vous êtes.

Le tourbillon cessa alors de se faire sentir, et les villageois, fort impressionnés, s'en retournèrent chez eux. M. Hsu aussi, rentra chez lui, les bras chargé de cadeaux. De fait, il était devenu riche et il pût cesser de vivre du produit de sa pêche.

Et quand il lui arrivait de croiser un voyageur qui venait du district de Chao-yüan, il ne manquait pas de l'interroger sur le nouveau dieu du village, ce sur quoi on lui répondait toujours qu'il répandait autour de lui d'innombrables bénédictions.

Certains disent, à la vérité, que cette histoire prit place plutôt à Shih-k'eng-chuang, dans le Chang-ch'in : quant à moi, je ne saurais me prononcer.

Le Requin bleu de Ta'aroa.

Mythe polynésien.

Récité en 1833 par Tamera, grand-prêtre tahitien et Pati'i, grand-prêtre de Mo'orea.

Les dieux aiment parfois les requins, au point même de les sauver.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, le révérend John M. Orsmond (1784-1856) a recueilli tout ce qui lui avait été confié des "antiques traditions de la race tahitienne, les recueillant mot pour mot telles qu'elles ont été transmises de générations en générations par les prêtres et les conteurs." Ce document d'une valeur inestimable a malheureusement disparu après avoir été confié à l'administration coloniale française. Teuira Henry (1847-1915), petite-fille du pasteur, a consacré une longue part de son existence à reconstituer ce travail en mobilisant ses souvenirs et les notes et documents préparatoires réunis par son grand-père. Le résultat a été publié en 1928 par le Bishop Museum d'Honolulu ; il constitue l'une des sources les plus précieuses sur la civilisation et l'histoire des îles de la Société (Polynésie française).

L'homme vécut sur la terre et les poissons vécurent dans l'océan pendant longtemps au cours de la période de ténèbres, sans se faire de mal l'un à l'autre. Il existait alors un très beau requin bleu adoré de Ta'arua*, qui nageait près de la plage à marée haute pour s'y nourrir d'algues et jouer avec les enfants qui s'ébattaient dans l'eau. Le nom du requin était Irê (le Lauréat) ; il fut un jour transporté dans le Vai-ora-a-Ta'arua (Eau vivante de Ta'arua) qui est la Voie lactée du ciel et son nom devint alors Fa'a-rava-i-te-ra'i (Ombre du ciel). Voici comment l'événement se produisit :

Les Dieux de la mer conseillèrent aux Dieux de la terre de se méfier, car le requin allait manger les humains, et leur firent connaître que ce requin, autrefois apprivoisé, allait dorénavant manger les enfants qui jouaient avec lui. La jeunesse du pays évitait donc de s'approcher du requin lorsque deux frères connus pour leur bravoure, nommés Tahia-ra'i (Premier du soleil) et Tahia-nu'u (Premier des multitudes), se renseignèrent auprès de leurs aînés pour savoir quand et où le requin s'approcherait du rivage. Ces derniers leur répondirent : "Lorsque la marée sera haute il s'approchera de cette pointe ; actuellement il attend dans le fond le moment de venir." Sans s'effrayer, les deux frères déclarèrent : "Eh bien, nous l'attendrons", et, après s'être taillé des lances de bois dur, ils se dirigèrent vers la pointe de sable pour y rencontrer leur adversaire. La marée étant haute le requin s'approcha et, se retournant sur la crête d'une vague, il ouvrit la gueule pour avaler le frère aîné ; à ce moment Tahia-nu'u lui enfonça sa lance dans la gorge. Le requin brisa la lance en refermant sa gueule et le frère aîné essaya de le transpercer à hauteur du cœur mais manqua son coup.

Le requin donnait l'impression d'être mort et les jeunes gens triomphants s'approprièrent à le mettre en pièces avec leurs hachettes, lorsque tout à coup le requin fut soulevé hors de leur atteinte et emmené au Vai-roa-a-Ta'arua, par Ta'arua et Tu qui étaient fort mécontents du traitement infligé à leur requin favori. Là, ils le ressuscitèrent et le guérèrent de ses blessures.

* Ta'arua est le dieu suprême de la mythologie polynésienne, le créateur de l'univers.

Les trois mondes.

Le Phédon - Platon — 385-370 avant J.-C.

Traduction de V. Cousin.

Le dernier enseignement d'un maître au moment de sa mort.

Le cadre de ce dialogue est la prison dans laquelle Socrate est enfermé après son jugement inique, en 399 avant J.-C. Accusé de corruption de la jeunesse athénienne, il est condamné à boire la cigüe, poison mortel. Quelques disciples ont été autorisés à lui rendre visite dans sa cellule. Une dernière discussion s'engage sur le voyage de l'âme après la mort. Selon Socrate, il s'agit d'une navigation périlleuse, car il n'est "ni simple ni unique, le chemin qui emporte vers l'Hadès" (Ph 108a). Pour chaque âme, selon son degré de pureté, il existe un lieu convenable : les profondeurs,

où, tels des poissons, l'âme est plongée dans l'océan des phantasmes (âme fascinée), la terre que nous habitons, zone intermédiaire, flottant à la surface entre opinion et connaissance (âme réminiscente), la Terre qui est véritablement la Terre, hissée dans la lumière impeccable de l'Éther (âme savante). Ces trois lieux d'outre-tombe – où conduit le labyrinthe de l'Hadès – se succèdent selon les degrés de la *Paidéia* ou ascension de l'âme vers la connaissance. Dans la mer : l'eau où se noie l'imagination. Au bord de la mer : l'air et les brumes où s'éveille la réminiscence. Dans l'air des cimes : l'éther où l'esprit contemple la vérité évidente, brillante de tous ses feux et de toutes ses couleurs. Mais Socrate est sans inquiétude. L'âme purifiée par la conversion philosophique est un bon guide : le meilleur compas est celui de la raison, et la pleine conscience un pilote incomparable. Sans doute le Phédon est-il le testament de Socrate, mais en un sens particulier : la mort y apparaît comme l'épreuve de discernement de ce qu'est vraiment un philosophe.

Enfoncés dans ces cavernes sans nous en douter, nous croyons habiter le haut de la terre, à-peu-près comme quelqu'un qui, faisant son habitation dans les abîmes de l'Océan, s'imaginerait habiter au-dessus de la mer ; et qui, pour voir au travers de l'eau le soleil et les autres astres, prendrait la mer pour le ciel, et n'étant jamais monté au-dessus, à cause de sa pesanteur et de sa faiblesse, et n'ayant jamais avancé la tête hors de l'eau, n'aurait jamais vu lui-même combien le lieu que nous habitons est plus pur et plus beau que celui qu'il habite, et n'aurait jamais trouvé personne qui pût l'en instruire. Voilà l'état où nous sommes. Confinés dans quelques creux de la terre, nous croyons en habiter les hauteurs ; nous prenons l'air pour le ciel, et nous croyons que c'est là le véritable ciel dans lequel les astres font leur cours ; c'est-à-dire que notre pesanteur et notre faiblesse nous empêchent de nous élever au-dessus de l'air ; car si quelqu'un allait jusqu'au haut, et qu'il pût s'y élever avec des ailes, il n'aurait pas plus tôt mis la tête hors de cet air grossier, qu'il verrait ce qui se passe dans cet heureux séjour, comme les poissons en s'élevant au-dessus de la surface de la mer voient ce qui se passe dans l'air que nous respirons : et s'il était d'une nature propre à une longue contemplation, il connaîtrait que c'est le véritable ciel, la véritable lumière, la véritable terre ; car cette terre, ces roches, tous les lieux que nous habitons, sont corrompus et calcinés, comme ce qui est dans la mer est rongé par l'âcreté des sels : aussi dans la mer on ne trouve que des cavernes, du sable, et, partout où il y a de la terre, une vase profonde ; il n'y naît rien de parfait, rien qui soit d'aucun prix, rien enfin qui puisse être comparé à ce que nous avons ici.

[...] Dans cette terre si parfaite, tout est en rapport avec elle, plantes, arbres, fleurs et fruits ; les montagnes même et les pierres ont un poli, une transparence, des couleurs incomparables ; celles que nous estimons tant ici, les cornalines, les jaspes, les émeraudes, n'en sont que de petites parcelles. Il n'y en a pas une seule, dans cette heureuse terre, qui ne les vaille, ou ne les surpasse encore : et la cause en est que là les pierres précieuses sont pures ; qu'elles ne sont ni rongées, ni gâtées comme les nôtres par l'âcreté des sels et par la corruption des sédiments qui descendent et s'amassent dans cette terre basse, où ils

infectent les pierres et la terre, les plantes et les animaux. Outre toutes ces beautés, cette terre est ornée d'or, d'argent et d'autres métaux précieux, qui, répandus en tous lieux en abondance, frappent les yeux de tous côtés, et font de la vue de cette terre un spectacle de bienheureux. Elle est aussi habitée par toutes sortes d'animaux et par des hommes, dont les uns sont répandus au milieu des terres, et les autres autour de l'air, comme nous autour de la mer, et d'autres dans des îles que l'air forme près du continent ; car l'air est là ce que sont ici l'eau et la mer pour notre usage; et ce que l'air est pour nous, pour eux est l'éther. Leurs saisons sont si bien tempérées, qu'ils vivent beaucoup plus que nous, toujours exempts de maladies ; et pour la vue, l'ouïe, l'odorat et tous les autres sens, et pour l'intelligence même, ils sont autant au-dessus de nous, que l'air surpasse l'eau en pureté, et que l'éther surpasse l'air. Ils ont des bois sacrés, des temples, que les dieux habitent réellement ; des oracles, des prophéties, des visions, toutes les marques du commerce des dieux : ils voient aussi le soleil et la lune et les astres tels qu'ils sont ; et tout le reste de leur félicité suit à proportion.